

LES ILLISIBLES

Soit les vers ou bouts de textes suivants :

1. *La Treizième revient... C'est encor la première ; / Et c'est toujours la Seule, — ou c'est le seul moment / Car es-tu Reine, ô Toi ! la première ou dernière ? / Es-tu Roi, toi le Seul ou le dernier amant ?...*

2. *Pour Hélène se conjurèrent les sèves ornementales dans les ombres vierges et les clartés impassibles dans le silence astral.*

3. *Ses ongles purs très haut dédiant leur onyx, / L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore, / Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix / Que ne recueille pas de cinéraire amphore* (et ainsi de suite, jusques et y compris *l'aboli-bibelot d'inanité sonore*).

Question: que signifient-ils? Question accessoire: comment les liriez-vous si vous ignoriez qu'ils sont dus aux plumes respectives de Nerval, de Rimbaud et de Mallarmé? Question subsidiaire: quand est-ce qu'on mange?

Vous l'aurez compris, mon propos aujourd'hui est de vous entretenir de l'illisible, adjectif dont les trois textes ci-dessus, parmi d'autres, sont généralement considérés comme d'assez bons prototypes.

A priori en effet, voilà de véritables énigmes. Qui sont la Treizième, la Reine et le Roi dont nous entretenait Gérard? Que recouvrent les sèves qui se conjurent pour Hélène (la Belle?) dans l'*Illumination* d'Arthur? Et quelle logique prévaut à la combinaison des ongles, de l'Angoisse, du Phénix et de l'amphore dans le sonnet de Stéphane?

Qu'il s'agisse du référent, du lexique ou de la syntaxe — mais il pourrait s'agir aussi de la ponctuation —, chacun de ces textes, à sa façon, défie la compréhension du lecteur (je parle bien sûr du lecteur moyen; pour l'expert, on le sait, tout a toujours du sens). A quoi servent-ils, dira-t-on dès lors? N'y a-t-il pas là quelque exercice gratuit, propre à la *scholè*, ce jeu intellectuel coupé des urgences du monde qu'a dénoncé à juste titre ce bon Bourdieu (eh oui, encore lui) dans ses *Méditations pascalienues*?

Qui plus est, en ancrant la lecture dans le champ de l'intellect et de la distanciation, l'illisibilité heurte de front le besoin de «plaisir» immédiat qu'éprouve de manière plus ou moins avouée tout lecteur. La notion de

«texte illisible» n'est-elle pas solidaire dès lors d'un élitisme qui contredit la logique égalitaire et l'idéal de transparence des sociétés démocratiques?

À cela (et au risque de sacrifier à une rhétorique un tantinet convenue), on objectera tout de même trois choses.

1° L'illisible n'est pas un fait textuel, mais un effet de lecture. Même si l'opacité est voulue par l'auteur, elle ne devient perceptible comme telle qu'en raison des limites de la compétence et de l'appétence dont jouit (si l'on peut dire) le lecteur. Ici comme ailleurs, c'est le regard qui fait l'objet. Autrement dit, qualifier un texte d'illisible, ce n'est pas seulement parler du texte; c'est aussi, et peut-être d'abord parler de soi.

2° En tant qu'effet de lecture, l'illisible n'est pas évitable dans le parcours intellectuel d'un lecteur. Tout qui s'intéresse à la littérature — je dirais même plus, tout lecteur, qu'il soit question de littérature ou non — est confronté régulièrement à des textes qui, pour n'être pas forcément du Mallarmé ou du Guyotat, n'en sont pas moins *reçus* comme illisibles. Toute progression intellectuelle suppose en effet le franchissement gra-

duel de *seuils cognitifs*, et donc le passage par des moments de rupture avec le déjà maîtrisé, le familier, le lisible. Le *principe même* du développement mental amène l'être humain à être confronté régulièrement à des textes et des discours qui, dans un premier temps, lui paraissent «difficiles», voire illisibles. Apprendre ne consiste pas dans un cheminement sans heurt à travers des savoirs qui sont assimilés avec aisance, mais dans

un parcours dialectique, qui alterne moments de familiarisation avec du lisible et moments de confrontation avec de l'illisible (ou du complexe, du neuf).

3° L'illisibilité programmée par les auteurs, quant à elle, joue un rôle moteur dans l'évolution de la littérature. Il suffit de

voir la place qu'occupent aujourd'hui Mallarmé et Rimbaud dans le panthéon des poètes pour saisir à quel point, loin d'être d'être un jeu gratuit, l'illisibilité contribue à déplacer les canons esthétiques et les limites de la littérarité. Il est devenu banal de rappeler que Proust, Joyce, Breton, Sarraute ont commencé par être qualifiés d'illisibles avant d'accéder aux rangs de «nouveaux classiques». Dès lors se colleter à un

POUR
AGAÇANTE
QU'ELLE SOIT,
L'ILLISIBILITÉ
N'A RIEN
D'UN LUXE
INUTILE.

certain nombre de textes d'avant-garde tenus pour illisibles par les experts est peut-être le meilleur moyen de *percevoir le caractère évolutif et problématique du concept de littérarité*.

4° On remarquera enfin, sans vouloir à tout prix jouer du paradoxe, que tout texte réputé lisible comporte une part d'illisibilité — car rien n'est jamais sûr à 100 % : l'idéal de pure clôture du sens est un mythe, la parfaite coïncidence des codes entre l'auteur et ses lecteurs étant proprement impossible — et qu'à l'inverse, tout texte réputé illisible comporte sa part de lisibilité, pour peu qu'on s'en donne la peine. Ainsi, si l'on creuse un peu, on peut finir par pressentir que, dans l'*Artémis* de Nerval, cette Treizième qui est encor la première pourrait bien être la treizième heure, que, dans le *Fairy* de Rimbaud, «le nom d'Hélène peut bien représenter toute la beauté du monde cristallisant autour de la beauté d'une femme» (citation de la critique Suzanne Bernard dans l'édition du Livre de Poche), et que le «sonnet en X» de Mallarmé dépeint peut-être l'Angoisse comme un personnage à la fois griffu et précieux, qui accompagne les nombreux rêves déçus du poète.

Tout ceci nous amène à cette conclusion paradoxale : pour agaçante qu'elle soit, l'illisibilité n'a rien d'un luxe inutile.

Mais le mot illisible recouvre aussi un autre sens en français que celui

d'incompréhensible ou de difficilement interprétable : il peut servir à désigner l'insoutenable, l'imbuvable, l'inadmissible, et l'on retombe alors dans le vieux débat éthique dont j'ai déjà assez assésé bassiné les oreilles de mes lecteurs. Juste ceci, pour ne pas feindre d'ignorer la question : à l'instar de l'obscur, l'insoutenable n'existe que comme effet de lecture. Dire de Sulitzer qu'il est illisible, par exemple, c'est simplement dire qu'on ne partage pas l'idéologie qui permet de le supporter. D'aucuns diront que de telles réactions sont bien malheureuses, l'idéal étant de pouvoir tout lire d'une âme égale.

Tel n'est pas mon avis.

Mais bien entendu, je ne veux l'imposer à personne.

Jean-Louis Dufays ♦

P.S. : Cette quarantième chronique est la dernière. Il me semble en effet qu'après sept ans de bavardage intempestif, il est temps de laisser la place à une plume plus fraîche. Je saisis l'occasion pour remercier très sincèrement la chère Geneviève Bergé pour la confiance qu'elle m'a faite en me proposant d'occuper ces pages et pour la liberté de délire qu'elle m'a toujours laissée. Un merci vibrant aussi à tous ceux et celles qui ont eu la gentillesse, un jour ou l'autre, de me manifester leur intérêt ou de me communiquer leurs remarques à propos de telle ou telle de mes ruminations. Qu'ils sachent que leurs échos n'ont pas laissé insensible l'oreille du pauvre scripteur solitaire.